



L'Étang

D'après l'oeuvre originale

Der Teich (L'Étang) de Robert Walser

Conception, mise en scène, scénographie

Gisèle Vienne

PRESSE

• **Les Inrockuptibles** • Vendredi 07 mai 2021 • Par Fabienne Arvers

Dans "L'Étang", Gisèle Vienne dévoile les eaux troubles de la famille

La création de Gisèle Vienne submerge par la radicalité de l'incarnation d'Adèle Haenel et Ruth Vega Fernandez (...)

• **Libération** • Lundi 10 mai 2021 • Par Eve Beauvallet

Adèle Haenel plongée dans la nuit d' « Etang »

Attendu de longue date, le spectacle de Gisèle Vienne avec la comédienne et Ruth Vega Fernandez pousse le spectateur à s'aventurer dans un royaume d'ambiguïtés, à questionner ses perceptions et à se confronter au tabou de l'inceste. (...)



Arts & Scènes



Dans “L’Etang”, Gisèle Vienne dévoile les eaux troubles de la famille

La création de Gisèle Vienne submerge par la radicalité de l’incarnation d’Adèle Haenel et Ruth Vega Fernandez.

Adèle Haenel dans L’Etang de Gisèle Vienne © Estelle Hanania

Au printemps dernier, nous avons évoqué avec Gisèle Vienne la longue gestation de son projet de création, *L’Etang* de Robert Walser, maintes fois remis sur le métier. Les répétitions avaient commencé en 2016 avec l’actrice Kerstin Daley, qui jouait déjà dans *The Ventriloquist Convention*. Lorsque Gisèle Vienne rencontre Adèle Haenel en 2018, elle trouve enfin l’actrice qui jouera avec Kerstin Daley cette pièce pensée comme un duo interprétant dix personnages et les répétitions reprennent.

Le destin en aura décidé autrement. Tombée malade, Kerstin décède quelques mois plus tard. Mais c’est en concertation avec elle que Gisèle Vienne propose son rôle à Ruth Vega Fernandez, une actrice repérée dans les pièces du tg STAN et chez Tiago Rodrigues. Initialement prévue au TNB de Rennes et au festival d’Automne à Paris en 2019, la création est reportée en 2020. La pandémie du Covid-19 aura encore retardé d’un an la création du spectacle que nous découvrons le 4 mai au théâtre Vidy de Lausanne pour une première particulière, la jauge étant réduite à 50 spectateur·rices dans les théâtres suisses.

La famille, berceau des névroses

Un spectacle fulgurant, d’une densité folle, qui démarre dans le “*white cube*” d’une installation plastique où sept poupées grandeur nature sont assises ou allongées sur un lit, vêtues de couleurs fluos dans un environnement aux teintes acidulées, le volume de la musique à fond. Un arrêt sur images. Un portrait de groupe où l’ennui dévorant sert de masque à l’angoisse et qui s’interrompt lorsque les pans du mur s’écarterent, laissant passer un régisseur qui emporte dans ses bras, une à une, les poupées.

C’est dans cet espace vide que les deux actrices font leur entrée, d’une lenteur extrême, telles deux automates qui s’animent soudain pour venir jouer leur partition.

Transe polyphonique

Ce qui va suivre tient tout autant de la performance, du cauchemar éveillé, de la bouffée délirante et de la mise en pièces de la famille, berceau des névroses et souffrances les plus aiguës. C’est la première fois que Gisèle Vienne prend pour thème la famille, pointant à travers elle, “*sa construction culturelle, ses aspects fous et violents, un système qui nous imprègne jusque dans notre chair*”. Sa traduction scénique passe par un tour de force technique : la dissociation des voix que pratiquent les deux comédiennes pour interpréter la dizaine de personnages du récit de Robert Walser – le jeune Fritz, sa mère, son frère, sa sœur, ses amis, la mère de son ami... On assiste à une possession, une transe polyphonique qui accapare le corps, la langue, le déroulé du récit.

Dans *L’Etang* de Robert Walser, l’encre coule. Comme le sang. Ou une pluie de coups. Comme une souffrance que rien ne peut tarir. Cet écrit de jeunesse, rédigé en dialecte bernois à l’intention de sa sœur, semble être l’offrande d’une douleur partagée. On y suit le projet de Fritz, un jeune garçon qui, n’en pouvant plus d’être battu par sa mère, simule son suicide pour mettre à l’épreuve son amour pour lui. Une TS dirait-on aujourd’hui, ces tentatives de suicide auxquelles tant d’adolescent·es ont recours, risquant le pire, quand les mots n’ont plus cours.

Pour rendre la densité et la fulgurance du texte, Gisèle Vienne use et réunit dans un même geste, la musique de Stephen F. O’Malley et François J. Bonnet et la création sonore d’Adrien Michel. Une chambre d’écho où résonne ce qui cogne dans l’être intime de Fritz, la multiplication des voix qui le hantent, la sensation délétère de la dévoration par une famille toxique, rendue sensible par l’amplification de la mastication, du souffle et de la parole des actrices. Alors, bien que la mère, contre toute attente, dise enfin son amour à Fritz, cet aveu ne déclenche dans le corps, la bouche et le regard d’Adèle Haenel qu’une grimaçante contraction, l’impossible abandon à la tendresse. Le mal est fait. C’est à ce mal que Gisèle Vienne s’attaque et s’attache à rendre visible.

L’Etang, d’après Robert Walser, mise en scène Gisèle Vienne. Avec Adèle Haenel et Ruth Vega Fernandez. Direction musicale Stephen F. O’Malley.

Jusqu’au 12 mai au théâtre Vidy-Lausanne, Suisse. Les 15 et 16 juin au Tandem de Douai, MC2 Grenoble, du 23 au 25 juin, Manège de Reims les 5 et 6 juillet, Vandœuvre-lès-Nancy, les 8 et 9 juillet, Festival d’Automne à Paris, du 8 au 18 septembre.

CULTURE/

Adèle Haenel et Ruth Vega Fernandez incarnent, jouent, métamorphosent ou fantasment plusieurs voix d'une même famille. PHOTOS ESTELLE HANANIA

Adèle Haenel plongée dans la nuit d'«Etang»

Attendu de longue date, le spectacle de Gisèle Vienne avec la comédienne et Ruth Vega Fernandez pousse le spectateur à s'aventurer dans un royaume d'ambiguïtés, à questionner ses perceptions et à se confronter au tabou de l'inceste.

Par
EVE BEAUVALLET
Envoyée spéciale à Lausanne

Au fin fond du rêve dans le rêve, au sous-sol du subconscient, là où trois secondes durent trente ans, il y a une grande pièce avec une armoire noire à double fond. Derrière la porte de l'armoire, une petite boîte secrète attend d'être ouverte. Nous voilà dedans. La blancheur et le vide, ici, projettent une lumière illuminée et aveuglante. Les molécules d'air n'ont pas leur pesanteur habituelle. Le son est déréglé, certains mots créent une réverb de dingue. Les gens parlent à vitesse normale mais leur corps semble bouger dans une matière épaisse comme des sables mouvants. Ce «white cube» est magnifique et effrayant, il contient une maquette échelle réelle de chambre d'adolescent. On doit être quelque part dans les années 90, puisque Adèle Haenel, dans la boîte, porte un survêtement Sergio Tacchini, un sweat Fila et écoute de la techno hardcore style gabber néerlandais. Elle a l'air complètement défoncée. Et le spectateur aussi puisqu'il a probablement atterri dans son cerveau en pleine activité,

une boîte à fantômes qui pue le shit et l'éther, et qui tente de se remémorer un épisode clé. La serrure est dure à trouver : dans quelle strate du passé a-t-on bien pu tomber ? L'histoire qu'on nous raconte dans la boîte blanche, c'est un fantasme, une fiction, un rêve ou la réalité ? Fritz/Adèle, l'adolescent, est-il un enfant violé ? Ou est-il juste un menteur ? Regardez-le, ce taré, il jouit quand il pense à sa sœur. Et puis il a fait semblant de se suicider pour tester le degré d'amour de sa mère. C'est bien la mère, au fait, cette bombe incendiaire, cette brune hollywoodienne, l'actrice Ruth Vega Fernandez, qui circule lentement autour de Fritz comme un satellite ? A moins que ce ne soit la sœur, ou même... Adèle Haenel regarde la créature de cinéma avancer lentement vers elle, la reconnaît enfin, effrayée : «*Mais, c'est le père qui parle, là ? !*»

ROYAUME DÉLAISSÉ

Dans *l'Etang*, pièce sans doute la plus attendue de la saison passée, et empêchée par les circonstances qu'on sait, les fantômes adorent se déguiser. A moins que ce ne soit plutôt la psyché collective, celle de toute une société, qui s'obstine à

leur coller des masques pour mieux les dissimuler. Notre propension à camoufler la merde, et les conditions réunies pour qu'elle surgisse enfin, sont précisément le sujet de ce spectacle chatoyant comme un bonbon Haribo et violent comme un shoot. Elles lui inspirent surtout sa forme très ludique, dans laquelle les sons, les couleurs, la vitesse des mouvements et la trajectoire des mots disjonctent pour mimer les mécanismes de la perception. Le court-circuit produit une œuvre parmi les plus intenses et parfaitement sophistiquées de sa créatrice, Gisèle Vienne, cette metteuse en scène, chorégraphe, marionnettiste étrange – à laquelle le Festival d'automne, à Paris, consacra un grand portrait dès septembre – qui veille depuis des années sur un royaume fantastique un peu délaissé, celui de l'ambiguïté et des zones grises, des perversions et des désirs inconvenants.

Au cinéma, ce royaume a un prince glaçant, Michael Haneke. Le froid polaire de sa caméra n'a rien du baroque horrifique de Gisèle Vienne, mais il ne posait pas des questions si éloignées de *l'Etang* dans *Caché* (2005), film qui traitait d'un tabou national – non pas l'inceste mais le

massacre d'Algériens en France en 1961 – mais qui lui aussi, comme son titre l'indiquait, parlait surtout du regard. Sur le mode du jeu du chat et de la souris entre auteur, acteurs, spectateurs, voyeurs, c'était un dispositif de dissimulation et de révélation qu'on nous présentait. Il y a un autre référent que Gisèle Vienne semble ici révéler, et il est signé par un autre seigneur du royaume, côté théâtre cette fois, Romeo Castellucci. Ceux qui eurent la chance de voir le traumatisant et sublimissime *Purgatorio* (2008), repenseront sûrement à ce qui reste pour nous comme le plus grand chef-d'œuvre sur l'inceste (malheureusement jamais cité ces derniers mois sur le sujet). Le metteur en scène italien y posait la question du pardon – «*L'insupportable, c'est que la victime*

puisse pardonner au bourreau», écrivait-il. Il jouait surtout sur la dissociation entre l'action visible sur scène dans le petit *kammerspiel* et celle, terrifiante, qui était dissimulée en hors-champ.

ICONOGRAPHIE HAMMER

Avec *l'Etang*, Gisèle Vienne s'assoit donc dans ce voisinage, en déposant sur la couronne ses réminiscences de cinéma bis et d'iconographie Hammer. Dans la pièce, Adèle Haenel et Ruth Vega Fernandez suivent une partition très technique. Elles incarnent, jouent, métamorphosent ou fantasment plusieurs voix d'une même famille – ce qui leur a demandé de bosser la ventriloquie, cet art de la dissociation savante que la metteuse en scène a souvent mis au service de petits





contes détraqués comme *Jerk*, son «tube» traumatisant écrit avec l'écrivain Denis Cooper. Elles ressemblent à la fois à des personnages hyperréalistes – le phrasé de l'ado est tout à fait contemporain – et à des figures abstraites, marchant dans un ralenti extrême. Sur le plateau blanc comme un cauchemar, les deux comédiennes nous poussent à regarder sous les masques, mais elles nous invitent aussi à aller voir sous le texte. Car *l'Etang* est adapté d'une œuvre de fiction méconnue de Robert Walser. Mais la pièce l'articule en fait à deux sous-textes, produits à près d'un siècle d'écart.

Le premier, c'est la destinée intrigante du texte dramatique *l'Etang*, probablement écrit en 1902, qui n'avait pas vocation à être publié et

encore moins mis en scène. C'est une œuvre privée, en forme de pièce de théâtre, que l'écrivain suisse Robert Walser a écrite pour sa sœur Fanny, auprès de qui il aurait toujours joué le rôle de conteur. Elle n'a révélé *l'Etang* que bien après sa mort. «*Cette pièce de théâtre, qui n'en est peut-être pas une*, explique Gisèle Vienne en note de présentation, *m'apparaît comme la nécessité d'une parole trop difficile à exprimer sous une autre forme.*» Certains s'étonnaient aussi qu'elle fut le seul texte que Robert Walser ait écrit en dialecte suisse-allemand. Un texte crypté, dit-on, dans lequel il est question d'un fils, Franz, qui simule un suicide pour conquérir sa mère, et que les commentateurs de l'œuvre de Walser ont vu comme l'évocation

du tabou de l'inceste. La «vraie» mère, elle, dépressive, meurt alors que l'écrivain n'a que 16 ans.

POUPÉES GIGOGNES

Le second sous-texte est celui des coulisses du spectacle. Gisèle Vienne a commencé à travailler sur *l'Etang* en 2016, avec la comédienne Kerstin Daley Baradel. Deux ans plus tard, Adèle Haenel rejoint le projet – une «*rencontre artistique extrêmement importante pour l'une et pour l'autre, et le début d'une longue collaboration, on l'espère*», précise Gisèle Vienne. En juillet 2019, la «*chère amie et collaboratrice*» Kerstin mourait prématurément. Encore quelques mois et Adèle Haenel, à la faveur d'un témoignage mondiallement relayé, décidait d'ouvrir grand une petite boîte longtemps

maintenue fermée, dénonçant dans *Mediapart* les agressions sexuelles qu'elle aurait subies du réalisateur de son premier tournage, et appelait à mettre à plat la fabrique du pouvoir et les mécanismes du patriarcat. Puis, fin 2020, alors que *l'Etang* n'en finissait pas d'être reporté, une autre sœur dévoilait au public un secret dont un frère n'avait pu se libérer. Camille Kouchner publiait *la Familia Grande* et obligeait toute une société à chercher au fond de l'armoire quel démon la dévorait. La pièce, elle, fut finalement donnée pour la première fois en public la semaine passée dans le fief du producteur Vincent Baudriller (le Théâtre Vidy-Lausanne), celui qui révéla au grand public Romeo Castellucci et Gisèle Vienne lorsqu'il codirigeait le Festival d'Avignon. Et

c'est ainsi qu'une clé lancée au début du XX^e siècle semblait enfin trouver sa serrure en 2021. Comme si le spectacle de Gisèle Vienne avait attendu un inter-texte ou un con-texte pour achever sa forme de poupées gigognes au carré. L'une d'elles semblait nous interpeller, à l'heure où les salles françaises s'apprennent à rouvrir : au fait, quel genre de spectacles nous a ou ne nous a pas manqué ? Quel genre de théâtre nous pousse à mieux regarder ? ◆

L'ETANG de GISELE VIENNE d'après Robert Walser, les 15 et 16 juin à Douai, du 23 au 25 juin à Grenoble, les 5 et 6 juillet à Reims, les 8 et 9 juillet à Nancy, du 8 au 18 septembre à Paris dans le cadre du Festival d'automne (puis en tournée).